

# MARIE-PIERRE REY

# ALEXANDRE I<sup>er</sup>



GRANDES  
BIOGRAPHIES

Flammarion



ALEXANDRE I<sup>er</sup>



Marie-Pierre Rey

# ALEXANDRE I<sup>er</sup>

Flammarion

© Éditions Flammarion, 2009  
ISBN : 978-2-0821-0107-3

## Avertissement au lecteur

*Durant la période tsariste, l'Empire russe vit au rythme du calendrier julien, en retard de onze jours au XVIII<sup>e</sup> siècle, puis de douze au XIX<sup>e</sup> siècle, par rapport au calendrier grégorien en usage dans le reste de l'Europe. Pour éviter de recourir systématiquement à la double datation jugée fastidieuse, j'ai choisi, sauf rares exceptions précisées en note, de procéder de la manière suivante : toutes les dates se rapportant à l'histoire intérieure du règne d'Alexandre I<sup>er</sup> sont données dans le calendrier julien qui servira donc de trame au récit. Les dates se rapportant à des événements internationaux (batailles, rencontres diplomatiques, signatures de traités...) souvent mieux connus du lecteur, sont également données dans le calendrier julien, mais elles font l'objet d'un appel de note mentionnant leur équivalence dans le calendrier grégorien. Enfin, dans le cas d'événements extérieurs à l'histoire russe (relations franco-britanniques ou franco-prussiennes par exemple), les dates sont logiquement données dans le calendrier grégorien.*

*Pour faciliter la lecture de l'ouvrage, j'ai choisi de franciser les prénoms et les noms des personnages mentionnés dans le corps du texte, sans toucher à la graphie originelle telle qu'elle figure dans les ouvrages cités ; en revanche ces mêmes noms figurent en translittération, selon la norme ISO 9 : 1995, dans les appels de notes et en bibliographie. Les titres d'ouvrages écrits en cyrillique sont également donnés en translittération dans les notes et la bibliographie.*

*Sauf cas contraire faisant l'objet d'une note, les passages cités sont présentés dans leur langue originale. C'est d'ailleurs le privilège du lecteur francophone que de pouvoir apprécier la richesse et la beauté de la langue française alors en usage à la cour de Russie : la*

## ALEXANDRE I<sup>er</sup>

*correspondance d'Alexandre I<sup>er</sup> comme celle de son épouse Élisabeth, de sa mère Maria Fiodorovna ou de sa grand-mère Catherine II, ont été largement rédigées en français. L'orthographe souvent fantaisiste des lettres, notamment de celles d'Alexandre, a été respectée. Dans le cas d'archives ou d'ouvrages écrits en russe ou en anglais, j'ai moi-même traduit les passages cités, et une note le mentionne.*

*Enfin tous les noms de lieux (villes, villages, régions...) sont donnés dans leur dénomination actuelle ; ils font l'objet d'une note indiquant le nom en usage durant le règne d'Alexandre I<sup>er</sup> lorsque ce nom a changé au cours des deux derniers siècles.*

## Introduction

Dans l'histoire de l'Empire russe, le tsar Alexandre I<sup>er</sup> occupe une place très singulière. Rares sont en effet les grandes figures politiques à avoir suscité chez leurs contemporains autant de discours et de jugements contrastés. « Ange céleste<sup>1</sup> » aux yeux de l'impératrice Élisabeth, son épouse, doué d'un « esprit fin » et d'« une parfaite égalité de son humeur, qualité bien rare, bien précieuse dans un souverain, et qui prenait sa source dans la bonté de son âme »<sup>2</sup> pour la comtesse de Choiseul-Gouffier, il n'est qu'un « Hamlet couronné » pour Herzen, un « Talma<sup>3</sup> du Nord », un « Grec du Bas-Empire, faux comme un jeton » et « têtu comme une mule » pour Napoléon<sup>4</sup>.

Si ses proches<sup>5</sup> voient en lui un homme sincère, il est, en une formule talentueuse et assassine, dépeint par le Suédois Lagerbielke comme un monument de duplicité : « en politique, fin comme la tête d'une épingle ; aigu comme la lame d'un rasoir et faux comme l'écume de mer<sup>6</sup> ». Doté d'un « excellent cœur, mais peut-être un peu faible » pour l'envoyé militaire autrichien Stutterheim<sup>7</sup> en poste à Saint-Pétersbourg, il est au contraire décrit par le marquis de Caulaincourt comme un homme de caractère : « On le croit faible, on se trompe. Sans doute il peut supporter beaucoup de contrariétés et dissimuler son mécontentement [...] mais il n'ira pas au-delà du cercle qu'il s'est tracé ; celui-là est de fer et ne prêtera pas<sup>8</sup>. »

Par-delà leurs antinomies, ces perceptions attestent un fait indubitable : qu'il ait constitué un objet d'adulation ou de rancoeur, qu'il ait cristallisé espérances, désirs ou dépit, Alexandre I<sup>er</sup> est resté, en dépit d'un règne de près de vingt-cinq ans, un

personnage insaisissable, « un sphinx indéchiffrable jusqu'au tombeau<sup>9</sup> », voire une énigme. Et sa disparition brutale, survenue dans des circonstances troublantes en 1825 alors que le tsar n'avait que quarante-huit ans, a encore ajouté à son mystère, nourrissant les rumeurs les plus extravagantes et divisant ses contemporains<sup>10</sup>.

Énigmatique de son vivant, Alexandre l'est également resté pour la postérité car, et ce n'est pas le moindre paradoxe du personnage, les très nombreuses études historiques dont le tsar a fait l'objet n'ont pas pour autant forgé de lui une image uniforme. Bien au contraire.

Dès le XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs biographes soulignent les jugements contrastés dont il fait l'objet et la nécessité de les prendre en compte pour éclairer les contradictions du règne<sup>11</sup>. Au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, la magistrale somme que lui consacre le grand-duc Nicolas Mikhaïlovitch insiste sur son caractère velléitaire<sup>12</sup>, tandis que l'ouvrage rédigé peu après par l'historien polonais K. Waliszewski<sup>13</sup> met l'accent sur sa duplicité et son goût de la dissimulation : tous deux participent ainsi à l'élaboration de la légende noire d'Alexandre I<sup>er</sup>. Et pour nombre d'historiens tsaristes, c'est dans l'enfance<sup>14</sup> du tsar – dans ces années difficiles où, idolâtré par sa grand-mère Catherine II, il est coupé de ses parents, le futur Paul I<sup>er</sup> et son épouse Maria Fiodorovna – qu'il conviendrait de rechercher la source de cette prétendue « duplicité » et l'origine de son caractère velléitaire.

Plus récemment, les historiens qui, à partir de l'entre-deux-guerres et jusqu'à aujourd'hui, se sont intéressés à Alexandre I<sup>er</sup>, ont eux aussi dressé des portraits contrastés offrant la part belle aux interprétations partiales et aux jugements péremptoires. De fait, si la plupart d'entre eux s'accordent à souligner le caractère secret, voire dissimulé, d'Alexandre, qu'ils perçoivent comme un « sphinx du nord<sup>15</sup> », un tsar « énigmatique<sup>16</sup> », « mystique<sup>17</sup> », ou bien encore comme « un feu follet<sup>18</sup> », leurs jugements se font plus polémiques dès lors que le politique entre en scène : « prince des illusions<sup>19</sup> » pour Daria Olivier, le « tsar idéologue<sup>20</sup> » de Pierre Rain est perçu comme un banal autocrate par Michael Klimenko<sup>21</sup>, alors qu'il fait figure de « réformateur paternaliste »

## INTRODUCTION

aux yeux d'Allen McConnell<sup>22</sup>, qu'il est pour l'historien russe Vladimir Fedorov un homme dur, dissimulé, « républicain en mots mais autocrate dans ses actes<sup>23</sup> » et qu'Alexandre Sakharov<sup>24</sup> le voit comme un homme d'une complexité extrême, déchiré voire paralysé par ses propres contradictions.

Dans ce contexte, s'atteler de nouveau à l'écriture d'une biographie d'Alexandre I<sup>er</sup> peut sembler relever d'une gageure tant la cohérence du personnage paraît difficile à établir. Mais dans le même temps, l'importance cruciale du règne d'Alexandre pour l'histoire de la Russie et les changements de stature et de statut que le pays a connus au fil de ces vingt-cinq ans incitent l'historien à tenter de relever ce pari biographique<sup>25</sup>.

De fait, la Russie connaît des changements majeurs durant le règne d'Alexandre. Sur le plan intérieur, des réformes d'inspiration libérale sont initialement entreprises, au premier plan desquelles on peut rappeler la réorganisation de l'administration centrale et la création de plusieurs universités, tandis qu'au contraire la seconde moitié du règne voit se mettre en place les terribles colonies militaires du comte Araktcheïev. À l'extérieur, menant une politique expansionniste très active, l'Empire russe parvient à incorporer la Finlande puis la Bessarabie, à s'étendre vers le Caucase et à prendre pied sur le continent américain tandis qu'au même moment, de conflits en paix armée, il s'arroge une place prédominante dans le concert des nations européennes. Mais c'est aussi sous le règne d'Alexandre I<sup>er</sup> que la Russie tsariste connaît l'expérience la plus tragique de son histoire, marquée par l'invasion des armées napoléoniennes et l'incendie de Moscou, sa capitale sacrée, en 1812. Or, dans chacun de ces épisodes, le rôle d'Alexandre, ses choix, son approche, ses perceptions ont été déterminants, tant du fait de la nature autocratique du pouvoir impérial que de la personnalité complexe de l'empereur.

C'est donc pour mieux appréhender et comprendre ces vingt-cinq années cruciales que j'ai choisi de raconter la vie d'Alexandre I<sup>er</sup>, en m'appuyant sur la volumineuse bibliographie existante et en recourant à un corpus archivistique et documentaire conséquent et varié. Car, au fil de mes lectures, il m'est apparu que nombre des travaux consacrés à l'empereur Alexandre ne faisaient que moderniser des travaux préexistants qui

eux-mêmes n'avaient fait que reprendre des écrits antérieurs sans pour autant s'appuyer sur des sources archivistiques directes... Cette excessive confiance placée dans les écrits antérieurs a contribué à reproduire et à amplifier certaines affirmations, voire certains poncifs sur la personnalité et le règne d'Alexandre, sans que leur pertinence ait été à un quelconque moment analysée et *a fortiori* contestée. Pour éviter de tomber dans ce travers, il était essentiel de revenir à des sources documentaires directes, contemporaines du règne d'Alexandre.

Pour ce faire, j'ai tout d'abord eu recours aux archives de l'État impérial russe, c'est-à-dire en premier lieu aux fonds personnels des Romanov – dont celui d'Alexandre I<sup>er</sup> <sup>26</sup> – et au très précieux fonds des manuscrits de la bibliothèque du palais d'Hiver. Ces fonds recèlent des documents qui ont été écrits en français – pour la majorité d'entre eux – ou en russe. J'ai également consulté les archives diplomatiques de plusieurs États européens – français, anglais, pontifical – et j'ai enrichi la lecture de ces documents publics par la consultation d'archives privées, émanant de grandes familles nobles russes, polonaises et italiennes ainsi que par la consultation de sources ecclésiastiques, dont les archives de la compagnie de Jésus<sup>27</sup>.

Ces documents ont été utilement éclairés par la prise en compte des correspondances, témoignages et mémoires nombreux et souvent précis émanant des proches d'Alexandre – sa grand-mère Catherine II, son épouse Élisabeth, ses différents précepteurs, ainsi que des hommes d'État, militaires, diplomates, courtisans, artistes, hommes et femmes de lettres qui ont été amenés à le côtoyer et à le servir ou, au contraire, à s'opposer à lui et à le combattre. En dépit de leur polyphonie et de leurs contrastes, voire de leurs contradictions, ces sources m'ont aidée à mieux saisir la personnalité d'Alexandre I<sup>er</sup>, à dégager certains aspects de son règne jusque-là peu explorés – le rôle clé joué par son précepteur républicain, ses relations avec sa mère, l'éclectisme de ses convictions religieuses –, ainsi qu'à apporter des éléments entièrement nouveaux sur son duel avec Napoléon, son rêve européen et son désir de procéder à la fusion des Églises d'Orient et d'Occident...

## INTRODUCTION

Enfin, il m'a paru essentiel de faire entendre au lecteur la voix d'Alexandre I<sup>er</sup>, c'est-à-dire de m'appuyer le plus largement possible sur ses écrits privés et publics et sur sa précieuse correspondance<sup>28</sup>. Tour à tour grave et légère, spontanée et retenue, intime et publique, cette riche correspondance, combinée aux autres sources, m'a permis de lever un peu du mystère du tsar et d'éclairer l'étrange jugement formulé par Napoléon qui, déchu à Sainte-Hélène, déclarait à Las Cases :

Pour l'empereur de Russie, c'est un homme infiniment supérieur à tout cela : il a de l'esprit, de la grâce, de l'instruction ; est facilement séduisant ; mais on doit s'en défier : il est sans franchise ; c'est un vrai Grec du Bas-Empire. [...] Peut-être aussi me mystifiait-il ; car il est fin, faux, adroit ; il peut aller loin. Si je meurs ici, ce sera mon véritable héritier en Europe<sup>29</sup>.



## Prologue

Le meurtre de Paul I<sup>er</sup>, nuit du 11 au 12 mars 1801

Au matin du 12 mars 1801, lors de sa première sortie officielle en tant qu'empereur, Alexandre I<sup>er</sup>, alors âgé de vingt-trois ans, offre aux courtisans réunis au palais d'Hiver l'étrange image d'un homme hagard, dévasté de chagrin :

Le nouvel empereur s'avancait lentement, ses genoux semblaient fléchir, ses cheveux étaient en désordre, ses yeux gonflés de larmes ; il regardait tout droit devant lui, inclinant rarement la tête comme pour saluer ; toute son attitude, sa démarche étaient celles d'un homme terrassé par la douleur et brisé par la fatalité qui s'était abattue sur lui<sup>30</sup>.

Cette souffrance et cette tristesse vont de pair avec un profond remords. Rentré en Russie au printemps 1801 après en avoir été chassé par Paul I<sup>er</sup>, le prince polonais Adam Czartoryski, ami de jeunesse d'Alexandre, s'entend dire par le nouveau souverain :

« Si vous aviez été ici, ajouta-t-il, rien de tout cela ne serait arrivé, vous ayant auprès de moi, jamais je n'aurais été entraîné de la sorte. » Alors il me parla de la mort de son père avec une expression de douleur et de remords inexprimable.

Ce triste et funeste événement fut entre nous pendant quelque temps un sujet fréquent de conversation<sup>31</sup>.

Et plus loin :

À mes exhortations, aux paroles d'encouragement et d'espoir que je lui adressais, il répondait : « Non, c'est impossible, il n'y a pas de remède à cela ; je dois souffrir ; comment voulez-vous que je cesse de souffrir ? Cela ne peut changer. » [...]

Quand la conversation était parfois ramenée sur ce triste sujet, l'empereur Alexandre me répétait encore souvent les détails du projet qu'il avait formé d'établir son père dans le palais Saint-Michel, et de lui procurer ensuite, selon les possibilités, la jouissance des résidences impériales à la campagne. « Mais, disait-il, le palais Saint-Michel était son habitation favorite, il s'y serait bien trouvé. Il aurait eu tout le jardin d'hiver à sa disposition pour s'y promener, y monter à cheval<sup>32</sup>. »

Pourquoi ce sentiment de culpabilité ? Que s'est-il donc passé dans la nuit du 11 au 12 mars ?

La tragédie qui se déroula alors dans le sinistre palais Michel, où la famille impériale s'était installée depuis un mois à peine<sup>33</sup>, fut si confuse et si désordonnée que les récits divergent, voire se contredisent. Et, faute de pouvoir établir avec certitude les circonstances exactes de la mort de Paul I<sup>er</sup><sup>34</sup>, on en est réduit à n'en reconstituer qu'à grands traits le scénario.

Vers une heure du matin, brutalement tiré de son sommeil par un groupe d'officiers passablement éméchés qui ont réussi à pénétrer dans ses appartements à l'insu de sa garde rapprochée et de son valet, l'empereur n'a que le temps de trouver refuge derrière un paravent de sa chambre. Rapidement débusqué de sa piètre cachette, il tente alors, malgré sa peur, de s'opposer aux intrus en refusant énergiquement l'abdication qu'ils le somment d'accepter. Agacés par ce refus, les officiers molestent le tsar et, à la faveur de l'obscurité qui règne dans la pièce, ils l'étranglent avant que l'un d'eux ne lui porte un ultime coup. Dans le manuscrit rédigé en 1826 à partir des témoignages que les conspirateurs lui avaient livrés quelques années après la mort de Paul I<sup>er</sup>, le comte de Langeron, émigré français passé au service de la Russie, écrivait ainsi :

Les assassins n'avaient ni corde ni serviette pour l'étrangler. Kariatkine, m'a-t-on dit, donna son écharpe : ce fut par elle que Paul périt : on ne sait à qui donner l'horrible honneur de sa fin cruelle ; tous les conjurés y participèrent, mais il paraît que ce furent le prince Iachvil et Katarinov qui furent les plus chargés de la responsabilité de ce crime affreux. Il paraît que Nicolas Zoubov, espèce de boucher, cruel et devenu audacieux par le vin dont il s'était gorgé, lui donna un coup de poing dans la figure, et comme il tenait dans sa main une tabatière d'or, un des coins aigus de cette tabatière carrée blessa l'empereur sous l'œil gauche<sup>35</sup>.

## PROLOGUE

Confusion et ambiguïté dominent également le récit que donna de ces événements le fils cadet de l'empereur, Constantin :

Je ne me doutais de rien et je dormais comme on dort à vingt ans. Platon Zoubov, [le dernier favori de Catherine et l'un des principaux instigateurs du complot], ivre, entre dans la chambre en faisant beaucoup de bruit (déjà il y avait une heure que mon père n'existait plus). Zoubov tira brutalement ma couverture et me dit insolemment : « Allons, levez-vous, allez chez l'empereur Alexandre, il vous attend. » Vous pouvez imaginer combien je fus étonné et même effrayé de ces mots. Je regarde Zoubov, j'étais encore à moitié endormi et je croyais rêver. Platon me tire rudement par le bras pour me faire lever ; je passe un pantalon, mais surtout, je mets des bottines et je suis machinalement Zoubov ; j'eus cependant la précaution de prendre mon sabre polonais, celui que m'a donné le Prince Loubominski à Rovno pour me défendre en cas qu'on en voulut à ma vie, car je ne concevais point ce qui pouvait s'être passé. J'arrive dans l'antichambre de mon frère ; j'y vois une foule d'officiers très bruyants, très échauffés et Ougarov ivre comme eux et assis sur une table de marbre, les jambes pendantes.

J'entre dans le salon de mon frère, je le trouve étendu sur un canapé et fondant en larmes ainsi que l'impératrice Élisabeth ; ce ne fut qu'alors que j'appris l'assassinat de mon père ; *je fus tellement abasourdi de ce coup que je crus d'abord que c'était un complot du dehors contre nous tous*<sup>36</sup>.

Pourtant, si la confusion et le désordre ont bien été de mise lors de l'exécution du coup de force, le complot n'a pas vu le jour dans l'improvisation. Et c'est, au contraire, au terme d'une machination soigneusement conçue et préparée de longue date que Paul a trouvé la mort.

Dès 1798-1799, la cour de Russie bruisse de rumeurs d'assassinat et, dans l'entourage immédiat du tsar, une opposition commence à se structurer autour du comte Nikita Petrovitch Panine.

Vice-chancelier et neveu de l'ancien chancelier de Catherine II, ami d'enfance de Paul, Panine professe des convictions libérales et anglophiles qu'il partage avec l'amiral Ribas, les frères Zoubov et leur sœur Olga Jerebtsova, alors maîtresse de l'ambassadeur britannique Lord Whitworth. Profondément inquiet de l'évolution du régime qu'ils perçoivent comme de plus en plus despotique et dangereusement anglophobe, le petit groupe, qui se

réunit fréquemment chez Olga Jerebtsova, conçoit peu à peu le projet de déposer le tsar sans effusion de sang, au profit de son fils Alexandre qui serait proclamé régent. Il s'agirait donc de mettre en œuvre une révolution de palais pacifique. Mais le projet reste vague. Or, au printemps 1800, les frères Zoubov et leur sœur, qui ont servi Catherine II et incarnent donc aux yeux de Paul une période qu'il hait et qu'il estime révolue, sont écartés de Saint-Pétersbourg ; peu de temps après, le 27 mai 1800, Lord Whitworth, victime de la crise que traversent alors les relations russo-anglaises, est contraint de quitter le pays. À cette date, le projet de complot paraît donc compromis mais Panine n'y renonce pas, comme s'en fait l'écho, à mots à peine couverts, la lettre que lui adresse Lord Whitworth à la veille de son départ :

Mais comment exprimer à l'ami que j'aime, que je respecte, toute la douleur que je ressens en me séparant de lui. Recevez, mon cher comte, les adieux d'un homme qui vous est tendrement attaché. Pensez à moi, comme je penserai bien souvent à vous. La dernière prière que je vous ferai est pour vous exhorter au courage, à la patience, à la résignation. *Pensez combien dépend de vous dans des circonstances si critiques. Tant que vous êtes consacrés à la cause, je ne perdrai pas tout espoir, et je me laisserai aller à la bonne espérance de vous revoir [...]*<sup>37</sup>

C'est aussi à ce moment que Panine commence à approcher Alexandre. Il tente, sans y parvenir encore, d'obtenir, lors d'une rencontre secrète aux bains, le consentement tacite du tsarévitch à son projet. Et il s'engage parallèlement dans la préparation matérielle de ses plans avec le soutien financier de Lord Whitworth. Car, de fait, les archives britanniques attestent bel et bien qu'en mai 1800, Lord Whitworth a emprunté et dépensé la somme de 40 000 roubles, « nécessaire à l'achèvement de ma mission » et « en accord avec les services secrets de Sa Majesté », dira-t-il par la suite<sup>38</sup>. Dans son méticuleux article consacré à l'affaire<sup>39</sup>, l'historien James Kenney estime qu'une grande partie de cette somme a sans doute été consacrée à soudoyer des individus proches de Paul : ainsi, Koutaïssov, son barbier et confident, aurait été stipendié afin d'obtenir de l'empereur le retour des Zoubov à Saint-Pétersbourg. De ces archives britanniques, il ressort que le Foreign Office n'a sans doute pas été le commanditaire direct du meurtre mais qu'en revanche, les

## PROLOGUE

services secrets britanniques, informés de ce qui se tramait, ont laissé toute initiative à Whitworth : rentré à Londres en mai 1800, soit près de dix mois avant la mise en œuvre effective du complot, celui-ci ne pouvait être accusé de rien.

En novembre 1800, Panine disgracié est, à son tour, contraint de quitter Saint-Pétersbourg et c'est désormais le comte Pierre Alexeïevitch Pahlen, cousin éloigné de Panine et gouverneur général de Saint-Pétersbourg qui, de plus en plus opposé à la politique anglophobe menée par Paul, va assurer l'organisation pratique du complot, aidé en cela par les fonds généreux d'origine britannique mis à sa disposition par Panine.

Habilement, Pahlen commence par travailler l'armée, en particulier les régiments de la Garde, en distillant plusieurs mois durant des insinuations et des critiques sur le despotisme et l'arbitraire du tsar<sup>40</sup> ; puis, méthodiquement, il organise le coup de force :

Je voulais être secondé par des gens plus solides que toute cette tourbe de freluquets<sup>41</sup>, je voulais m'appuyer sur des amis dont l'énergie et le courage m'étaient connus. Je voulais avoir les Zoubov et Bennigsen, mais comment les faire revenir à Pétersbourg ? Ils étaient disgraciés, éloignés, je n'avais aucun prétexte pour faire lever leur exil<sup>42</sup>.

Usant de son crédit auprès de l'empereur et des fonds que lui a remis Panine pour soudoyer Koutaïssov et d'autres, Pahlen arrache à Paul I<sup>er</sup> une amnistie qui permet à plusieurs centaines d'officiers bannis de rentrer dans la capitale ; c'est parmi ces mécontents humiliés que le comte va recruter ses complices, en l'occurrence une soixantaine de personnes parmi lesquels le général Bennigsen, les trois frères Zoubov, le général Talyzine, commandant du régiment Préobrajenski, le général Ouarov, commandant des chevaliers-gardes et le prince géorgien Iachvil. Bien qu'apprécié par Paul I<sup>er</sup> qui, le 18 février 1801, le nomme directeur général des Postes et deux jours plus tard, président du conseil des Affaires étrangères, Pahlen reste fidèle au plan qu'il s'est fixé ; toutefois, pour le mener à son terme, il lui faut obtenir sinon le soutien du grand-duc Alexandre, du moins sa tacite approbation. Et c'est à cette tâche qu'il s'emploie bientôt, tout en promettant à Alexandre que son père aurait la vie sauve :

Depuis plus de six mois, mes projets étaient arrêtés sur la nécessité de renverser l'empereur Paul du trône ; mais il me paraissait impossible (et ce l'était en effet) d'y parvenir sans avoir le consentement et même la coopération du grand-duc Alexandre, ou au moins, sans l'en prévenir.

Je le sondai sur cet objet, mais d'abord légèrement, vaguement, et en me contentant de jeter quelques mots sur les dangers du caractère de son père. Alexandre m'écoutait, soupirait et ne répondait rien.

Ce n'était pas ce que je voulais : je me décidai enfin à rompre la glace et à lui dire ouvertement et franchement ce qu'il me paraissait indispensable de faire. Alexandre, d'abord, parut révolté de mon projet : il me dit qu'il ne se dissimulait pas ni les dangers de l'Empire ni les siens propres, mais qu'il était résigné à tout souffrir et décidé à ne rien entreprendre contre son père.

Je ne me rebutai pas, et à force de renouveler mes instances, à force de lui faire sentir l'indispensable nécessité d'un changement que chaque jour une nouvelle folie rendait plus indispensable, à force de le flatter ou de l'effrayer sur son propre avenir, en lui présentant l'alternative du trône ou d'un cachot et peut-être de la mort, je parvins à ébranler sa piété filiale et même à le décider à un dénouement dont lui-même ne pouvait se dissimuler l'urgence.

Mais je dois à la vérité de dire que le grand-duc Alexandre ne consentit à rien avant d'avoir exigé de moi la parole la plus sacrée que l'on n'attendrait point aux jours de son père : je la donnai ; je n'étais pas assez dépourvu de sens pour m'engager intérieurement à une chose impossible ; mais il fallait calmer les scrupules de mon futur souverain et je flattai ses intentions, bien assuré qu'elles ne sauraient être remplies. Je savais parfaitement qu'il faut achever une révolution ou ne pas l'entreprendre et que si Paul I<sup>er</sup> ne cessait pas d'exister, les portes de sa prison seraient bientôt ouvertes, la réaction la plus affreuse aurait lieu et le sang des innocents comme celui des coupables inonderait bientôt la capitale et les Provinces. On avait donné à l'empereur quelques soupçons sur mes liaisons avec le grand-duc Alexandre. Nous ne l'ignorions pas ; je ne pouvais paraître chez ce jeune Prince, nous n'osions nous parler longtemps de suite, malgré les relations que nos places nous donnaient ; c'est donc par des billets (chose, je l'avoue imprudente et dangereuse mais indispensable) que nous nous communiquions nos pensées et les arrangements nécessaires à prendre : ces billets étaient remis au comte Panine ; le grand-duc Alexandre y répondait par d'autres billets que Panine me remettait ; nous les lisions, nous y répondions et nous les brûlions sur le champ<sup>43</sup>.

Désormais sûr de l'approbation d'Alexandre, Pahlen envisage de passer à l'action à la fin du mois de mars, mais les circonstances le contraignent à avancer le dénouement. Le 7 mars, à sept heures



Mise en page  
PCA  
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EHBNU0107.N001  
Dépôt légal : janvier 2009